

**I**L NEIGE. Je regarde par les fenêtres de la classe. C'est une neige fine et légère que le vent fait tourner. Parfois, passe l'aile d'un goéland criard. Au loin, l'Oratoire et le Mont-Royal s'effacent dans la grisaille.

Nous sommes le 31 octobre, et ce soir, avec ma sœur, je passerai dans les rues pour ma dernière Halloween : à treize ans, je deviens trop grand pour quêter pommes, bonbons et friandises.

Je suis heureux. Ce matin, Fleur de lotus, la petite Chinoise qui est assise près de moi, en classe, a accepté d'être mon amie.

— Patrice, tu rêves !

André Dumaine, le meilleur professeur d'arts plastiques que j'ai eu, me ramène sur terre. Il ajoute :

— Je vous signale qu'il ne vous restera que deux cours pour terminer vos chefs-d'œuvre.

Je regarde mon travail. Avec règle et compas, sur un carton de bristol, il nous a fait tracer un œuf. Puis avec un crayon-feutre, en petits points et dégradés, nous lui donnons le volume — ombre et lumière — pour le transformer ensuite, aux crayons de couleur, en paysage, scène ou personnage qu'il faut inventer.

J'ai décidé que mon œuf serait le buste d'un cosmonaute. C'est ainsi que je me déguise, ce soir. Ma sœur, plus jeune d'un an, si fière et si orgueilleuse, va se faire encore marquise ou duchesse, et nous fatiguer toute la soirée avec ses : « suis-je belle ? »

Vous connaissez l'Halloween ? C'est merveilleux ! Après le repas, vers sept heures, on sort dans les rues avoisinantes. Les maisons se perdent dans la nuit. L'éclairage change les arbres en spectres gigantesques. La neige, quand il y a eu tempête, ce qui est très rare en cette période de l'année, crisse sous les pas.

On croise des groupes d'enfants accompagnés de leurs parents, et déguisés de mille façons. Il y a deux ans, j'étais en gladiateur (il ne faisait pas trop froid), et l'an dernier, en guerrier des étoiles.

Et devant les portes de maisons, si l'on doit vous ouvrir, on a placé une citrouille vidée de sa chair, avec trois trous pour les yeux et le nez, une bougie allumée en son milieu. Cela fait comme un visage translucide. (J'ai appris ce mot récemment.)

Oui, je suis heureux. Pourtant c'est ce soir-là, avec

cette histoire de voiture bleue, sur l'avenue Victoria, qu'allait commencer cette affaire qu'on a étouffée dans les journaux, qui aurait pu mal finir et nous coûter, à ma sœur et à moi, la vie !

Vous ai-je dit qu'elle s'appelait Isa ? C'est un beau prénom, ne trouvez-vous pas, bien qu'il fasse un peu recherché ?

Mais il serait bon de vous raconter mon histoire depuis son début. Je m'appelle Patrice Faubert. J'habite sur la rue Lacombe, quartier Côte-des-Neiges, à Montréal. Mes parents sont séparés depuis deux ans. Je vis avec ma mère et ma sœur. Au début, j'ai trouvé cette situation difficile. Je n'ai jamais compris pourquoi ils s'étaient quittés. Ils ne s'entendaient pas, m'ont-ils dit.

Je me dispute bien avec ma sœur, moi, ce qui ne m'empêche pas de l'aimer. Pourtant quel fichu caractère est le sien ! Toujours à vouloir dominer. Hier encore (elle est plus grande que moi, et puis elle mord), elle essayait de m'agenouiller : « Au pied, Patrice ! Au pied, le chien ! »

Vous l'ai-je dit ? Nous allons à l'école à Verdun, sur la rue Galt, et ma mère est bibliothécaire au primaire.

Je dois avouer que je vais mieux depuis quelques mois. Ma mère s'est trouvé un compagnon avec qui je m'entends bien. Au début, bien sûr, il y eut des accrochages. Je l'acceptais mal, car j'aime mon père. Ma

— Ils nous canardent. Poussez !  
La voiture dérape de l'arrière et bondit en avant.  
— Laissez-moi le volant. Vite ! Les enfants, montez !

Commence une poursuite infernale dont je me souviendrai longtemps. Notre beau-père s'était vanté parfois d'avoir été un excellent pilote de rallye, et je vous assure qu'il allait nous le prouver. Le chemin de terre enneigé pour rejoindre l'autoroute devait faire quatre ou cinq milles : sinueux, étroit, avec peu de lignes droites. Les motoneiges (nous le comprîmes tout de suite) n'étaient pas obligées de nous suivre sur cette route ; ils pouvaient couper par les champs. Deux se détachent pour nous encadrer ; le troisième nous suit. Nous n'entendons pas les coups de feu, mais nous savons qu'il tire. Ma sœur et moi sommes couchés au fond de la voiture. À cette vitesse, bosses et creux du chemin ne permettent pas à notre poursuivant d'être très précis. Il n'est pas aisé de conduire cet engin d'une main tout en tiraillant de l'autre. Nous entendons tout de même à trois reprises l'impact de la balle sur le coffre arrière.

— Ils osent trouer ma voiture, ces salauds ! s'exclame ma mère.

Elle nous surprendra toujours.

C'est à ce moment que Jesse, surpris par un virage trop raide, semble perdre le contrôle de la voiture.

— Attention ! Le fossé !

Je me relève pour voir, et j'en reste baba. Le beau-père donne un coup de volant sur la droite et tire le frein à main. La Renault part en tête à queue et monte légèrement sur le talus. Jesse redresse le volant et accélère à fond. La voiture se redresse.

Notre poursuivant n'est pas plus heureux avec ce tournant. Je vois la motoneige monter sur le talus et décoller. Le conducteur, éjecté, s'écrase à plusieurs mètres.

— Un de moins ! que je dis.

— Oui, de répondre Jesse. Mais ses deux copains ne nous oublient pas.

Nous abordons une longue ligne droite bordée par des barbelés. Nos ennemis se tiennent à une distance respectable, à hauteur des portières, et tirent calmement, chacun son tour, comme à un stand de tir. Jesse se démène au volant, zigzague quand le chemin le permet, ralentit pour accélérer soudain. Mais la Renault de ma mère n'est pas un prototype de sport, et une balle a déjà fait sauter l'essuie-glace du passager. Quelques pouces de plus, que serait-il arrivé ? Je regarde Maman. Elle est pâle et ne dit rien. Isa, tassée au fond de la voiture pleure presque sans bruit. Je n'en mène pas large. Essaient-ils de nous stopper en crevant un pneu, ou de nous abattre ?

On se met en route. Un vent violent, qui fait trembler les troncs des sapins et craquer les branches, nous arrive de face, nous gifle le visage. Ah ! Ces morsures du froid ! Le sol est glissant. Isa, dont la cheville est encore faible, marche avec peine. Je pense qu'elle est dans une sorte d'inconscience, un cauchemar qui se transforme lentement en rêve. Et puis il y a cette maudite « poudrerie », cette neige des talus soulevée par ce vent qui semble tourner à la tempête, et qui nous empêche de progresser rapidement.

Et voilà que le chemin, après un coude, entre dans la forêt.

— J'ai peur, dit Isa. Rebroussons chemin.

— Il faut continuer. Éric et moi, nous allons t'aider.

On la prend chacun d'un côté, ses bras sur nos épaules. Nous n'avancions pas vite, mais que faire d'autre ?

La forêt se fait plus épaisse, plus sombre. Mais ce chemin d'ornières et de cailloux doit aboutir quelque part. C'est la seule voie d'accès, pour les voitures, qui mène au bungalow. Nous ne pouvons pas nous tromper.

Le vent est parfois si déchaîné qu'il nous coupe le souffle et nous immobilise sur place. Nous avons l'impression de nager dans un océan de neige. Je n'ai jamais autant souffert de ma vie. Mais il ne sert à rien de se lamenter. Nous ne parlons plus. Nous marchons. Les yeux nous coulent, et la morve pend à nos nez.

C'est terrible ce que j'ai mal. Avec le vent, il doit faire moins 15 degrés. (Quand il fait très chaud, l'été, j'entends les gens dire qu'ils préfèrent le froid. Ils ne savent pas ce qu'est une basse température. Jesse nous a raconté, que, pris dans une tempête par moins quarante, il avait failli y rester.)

Soudain, nous aboutissons à un route plus large, en lisière de forêt, et qui coupe la nôtre à angle droit. Que faire ? On reste figés. Isa pleure. Éric est silencieux. On ne peut pas aller au hasard ! Tourner à gauche plutôt qu'à droite, sans savoir ? Je me sens si faible.

Je songe à la femme à la fourrure, comme je repense à elle souvent, depuis cette aventure.

« Belinda ! Aide-moi ! »

C'est alors que j'ai eu l'inspiration. Jack Laniel dira plus tard que cet instant fut le « nœud du drame ». Pourquoi m'avait-elle parlé du Petit Poucet ? Et l'image jaillit comme un frottis de silex, celle d'enfants perdus dans la forêt des loups.

*Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien : tournant la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par-delà la forêt.*

Ah ! Que je l'aime, cette histoire, depuis lors !

« Un sapin, Éric ; mon scalectric pour un sapin ! »

Il me regarde comme si je devenais fou.